

Bacos. C'est là que se réunissait notre patrouille. Je n'ai pas le souvenir qu'il était tellement fortuné, il y avait des gens plus aisés que lui, du moins je n'avais pas l'impression qu'il était des plus aisés, même s'il habitait à deux pas de l'avenue Foch. »

« *L'enfant de Boulogne* »

Ainsi affleure, au détour d'une conversation, l'origine sociale du jeune Borloo. Un mystère bien entretenu. « Il fait partie de ces gens, dit un de ses proches, qui revendiquent une origine modeste mais, au détour d'un souvenir, j'ai cru comprendre qu'il allait au lycée avec la voiture et le chauffeur de papa. » Une anecdote qui souligne le « léger » écart entre la réalité et ce que le principal intéressé en dit.

Jean-Louis Borloo entretient, en effet, depuis longtemps, le flou sur ses origines. Il aime répéter qu'il n'est « pas un fils de riche ». Les portraits lus dans la presse le font apparaître issu d'un milieu modeste. Il ne manque jamais de rappeler que son père, sans diplôme, a commencé au bas de l'échelle sociale, n'accédant que tardivement à la respectabilité sociale et financière. « Ce n'est pas si dur de ne pas avoir eu de salle de bains quand on était enfant », dit-il, sans rire, au journaliste du *Monde*¹.

Plusieurs de ses amis politiques s'avouèrent incapables de parler de son parcours. Il ne leur en a jamais rien dit. « Il est dans le *Who's Who*, mais il n'a pas renseigné les éléments biographiques... » À plusieurs reprises au cours de nos rares conversations, il répétera : « Tout ça m'appartient. Je n'ai pas envie qu'on en parle. C'est ma vie privée. »

1. José-Alain Fralon, « Docteur Jean-Louis et Mister Borloo », *op. cit.*

Certes. Pourtant, ici ou là, en lisant la presse ou en fouillant dans les archives, on peut attraper nombre d'informations qu'il a lui-même données. L'histoire du père qui a gravi tous les échelons. Les scouts et leur dimension « sociale ». La mère investie dans les œuvres caritatives. Il est, en revanche, rarement question de ce xvi^e arrondissement de Paris où il a grandi et si longtemps vécu. De cette « bourgeoisie » dont il est issu.

L'image que l'homme en quête de suffrages et de reconnaissance veut donner de lui-même ne cadre pas avec cette jeunesse-là. Car le passé est source de légitimité. Son ami Bernard Tapie, avant lui, en a joué, valorisant son côté « gosse des banlieues qui s'est fait tout seul ». Ainsi avait-il l'impression d'augmenter ses mérites personnels. Être en haut de l'échelle sociale, c'est bien, être en haut de l'échelle sociale alors qu'on est parti de tout en bas, c'est encore mieux. Face à ce mythe de « l'homme qui s'est fait tout seul », Jean-Louis Borloo n'est pas en reste. Lui aussi revendique cette trajectoire qui lui a permis de gravir un à un les échelons de la réussite sans s'appuyer sur quelqu'un d'autre que lui-même. Comme son ami Bernard, il aime bien gommer ce qui, dans son passé, ne s'accorde pas à l'image qu'il veut renvoyer. Et la bourgeoisie classique et sans originalité dans laquelle il a été élevé est un trait que celui qui se veut atypique et bohème préfère gommer.

En 1992, alors qu'il prépare la campagne des élections régionales dans le Nord-Pas-de-Calais, il publie et distribue un petit livre d'entretiens. Un moyen efficace – bien qu'onéreux – de se faire connaître des électeurs. Il livre ainsi à un journaliste ami du journal *Le Monde* (c'est écrit en gros caractères) des éléments de son passé¹. Pour l'anecdote, le journaliste ami n'est autre

1. *De l'oxygène !*, *op. cit.*

que Daniel Carton, celui qui, quelques années plus tard, publiera un salutaire pamphlet pour dénoncer la trop grande complicité existant entre... « certains » journalistes et « certains » élus. Une complicité qui, en l'occurrence, donne donc naissance en 1992 à une véritable petite biographie de Jean-Louis Borloo.

Un ouvrage édifiant car, pour tenter de séduire les électeurs majoritairement et historiquement de gauche du Nord-Pas-de-Calais, le candidat Jean-Louis fait jouer à fond la fibre sociale et le syndrome du « petit gars issu d'un milieu populaire ». À tel point qu'il n'est plus né à Paris, trop bourgeois sans doute et trop « Parigot tête de veau » pour l'électorat nordiste. Non, il est né « à Boulogne-Billancourt ».

« L'enfant de Boulogne », c'est même le titre du premier chapitre du livre. Jean-Louis Borloo, l'enfant de Boulogne... Mais attention, pas le Boulogne-Billancourt d'aujourd'hui, pas « la ville de cadres », précise-t-il, non, surtout pas. Le Boulogne-Billancourt des « usines, Renault bien sûr, et beaucoup d'autres », « un coin de banlieue, ouvrier et populaire, où existait une vraie vie de quartier, déjà pénétrée par une importante communauté d'immigrés, essentiellement maghrébins¹ ».

Janson-de-Sailly, les arbres de l'avenue Foch? Il n'en est pas question. Ni ici, ni plus loin. Sans doute le

1. « Oui, je suis né, voici maintenant une quarantaine d'années, à Boulogne-Billancourt », affirme Jean-Louis Borloo dans son livre *De l'oxygène ! Entretiens avec Daniel Carton* (op. cit., p. 9). Une affirmation que contredisent tous les documents officiels et les informations données par les services du Premier ministre et du ministère de l'Emploi, dont Jean-Louis Borloo a aujourd'hui la charge. Une affirmation d'autant plus étonnante qu'à l'époque, quelques semaines avant la rédaction de cet ouvrage, Jean-Louis Borloo dépose les statuts d'une nouvelle société au tribunal de commerce de Paris dans lesquels il est mentionné « Jean-Louis Borloo, né le 7 avril 1951, à Paris, ^{xv}^e arrondissement. »

manque de place : le livre est de petit format et ne fait que cent quarante et une pages. De quoi parler néanmoins du scoutisme, cet « engagement chrétien très fort ». Sans bien sûr préciser l'origine géographique de la troupe (le ^{xvi}^e, côté rue de la Pompe), ni l'adresse du local de la patrouille (le ^{xvi}^e, côté avenue Foch)... Si bien que Daniel Carton demande, fine mouche, si cet « engagement chrétien » n'est pas tout simplement « une réaction vis-à-vis de l'emprise de la gauche, qui pouvait être forte à l'endroit où résidait » la famille Borloo !

On imagine en effet le poids des socialistes et des communistes dans l'élégant ^{xvi}^e arrondissement de Paris... La pression qu'ils pouvaient exercer avenue Foch. Et la réaction du jeune Borloo face à cette « emprise » quasi insupportable : le militantisme catholique. Une hypothèse qui effraie celui qui espère conquérir l'électorat, très à gauche, du Nord-Pas-de-Calais. Il ne veut surtout pas passer pour un réactionnaire catholique ! Il s'empresse d'opposer un démenti. Pour préciser que « l'endroit où résidait sa famille » n'était pas franchement sous « l'emprise de la gauche » ? Non, pas du tout, il s'agit juste de préciser que son « engagement politique » [*le scoutisme...*] n'était « ni intégriste avant l'heure, ni anti-communiste »... Bien au contraire : « C'était l'époque où une partie de l'Église s'engageait sans retenue dans le militantisme ouvrier, scolaire et étudiant. » Rien à voir donc avec ce milieu « conservateur », « bourgeois », voire « traditionaliste » décrit par les anciens de la « sixième-Paris ». Le scoutisme ? Un engagement social au sein d'une Église de gauche !

Fils de patron

Fort de cette expérience, le candidat Borloo apparaît donc proche par ses origines et ses engagements de la

culture ouvrière du Nord-Pas-de-Calais. Ça tombe bien ! Son père, comme il le répète, n'a « jamais fait d'études » et « a commencé à travailler à l'âge de douze ans ». Il était « fonctionnaire, employé dans une caisse de retraites ». Sans diplôme, employé, modeste quoi. Enfin... pas tout à fait, car, plus loin dans l'ouvrage, Jean-Louis reparle de ce père qui « n'a jamais fait d'études » et « est entré comme coursier dans une caisse de retraites ». Mais, cette fois, sous la plume de Borloo, il en est sorti non plus « employé » mais « directeur général » pour ne pas dire « patron », le mot tabou, que le frère de Jean-Louis emploie, lui, sans louvoyer, quand il parle de leur père. « Patron », donc, qui avait « des employés »... plutôt qu'« employé » qui avait un patron.

On pourrait s'amuser à reprendre encore de très nombreux passages de cette petite autobiographie savoureuse où le jeune bourgeois du xvi^e, « bon élève, bien élevé », selon ses proches, devient, sous la plume du candidat Borloo, un petit gars de la banlieue que la scolarité « assomme » et qui, à « quatorze ans », vit d'une « manière parfaitement autonome ». Il « déteste » l'école – « c'était la caserne » – et n'y accorde « pas beaucoup d'importance ». « À treize ans, explique-t-il, discrètement, je prenais mon vélo et je partais avec les copains à la découverte des Champs-Élysées. »

Vincent Bertomeu, le copain scout, se souvient d'autres épisodes. Comme cette traversée de Paris, de la rue Pergolèse à la gare de Lyon, en tirant à deux une charrette pleine de bagages et d'ustensiles, le jour d'un départ pour un camp scout. Et cette attente d'un taxi pendant vingt minutes parce que l'espiègle Jean-Louis ne voulait monter que dans une Mercedes. Pour lui, les parents Borloo étaient alors des « gens très aisés », mais Jean-Louis « n'a jamais été très "montreur", comme les fils Boussac, par exemple, ni très bien habillé, comme

Vincent Bolloré ». Son père et sa mère ? Des gens « très discrets, presque fermés ». « Quand j'allais chez des copains, précise l'ancien scout, je discutais avec les parents, mais là, non. Lui connaissait ma famille, mais moi je ne connaissais pas la sienne. Ni son frère ni sa sœur. » Même écho chez les anciens habitués du local de la rue Pergolèse. « J'avais l'impression d'un cloisonnement », ajoute Vincent Bertomeu.

Le père Borloo a pourtant laissé pas mal de souvenirs chez les anciens de « Janson » et de la « sixième-Paris ». Ils sont plusieurs en effet à se rappeler les « sorties » de M. Borloo aux réunions de parents d'élèves : « Il était petit, précise l'un, mais avec une plus forte corpulence que Jean-Louis. Quand mes parents revenaient de réunion, ils disaient souvent : "M. Borloo a encore fait une sortie." » « Il intervenait régulièrement, dit un autre, souvent d'une manière assez virulente... »

Lucien Borloo passe alors pour avoir un caractère bien plus trempé que son fils. « Une grande gueule », un type « qui ne s'en laisse pas conter » et détonne un peu dans le milieu feutré de la bourgeoisie du xvi^e arrondissement. Si le fils n'a pas d'idées politiques précises, « je ne suis pas sûr que ça n'ait pas été le cas de son père, mais dans un style assez différent de celui de Jean-Louis... » glisse un ancien camarade. Un style assez différent, des idées politiques précises ? Un début de piste que confirme Jean-Louis Borloo dans ce fameux livre d'entretiens cosigné avec Daniel Carton. Ainsi, à propos de ses parents, il indique, rapide, que sa mère « est catholique et politiquement de tendance plutôt centriste. Mon père, qui aujourd'hui n'est plus, c'était plus compliqué... » Plus compliqué ?

Un noyau d'Action française

Dans un autre livre autobiographique qu'il a « écrit » et publié en 1988, cette fois en vue des élections municipales de Valenciennes, Jean-Louis Borloo, alors moins soucieux d'apparaître comme un gamin des banlieues, se livre avec plus de sincérité. Il est vrai que Valenciennes passe à l'époque pour une vieille ville de droite, dirigée depuis des décennies par un maire RPR : pas franchement utile, donc, de mettre en valeur des prétendues origines modestes. Dans un long chapitre consacré à ses « racines » et à son parcours, il évoque ce père dont beaucoup de ses proches considèrent aujourd'hui qu'il est « la clé du personnage Jean-Louis Borloo ».

Un père à la fois redouté et admiré, un père autoritaire et imposant, sévère et proche : « Quelle que fût l'évolution de la carrière de mon père, même quand il travaillait à l'autre bout de Paris, rapporte Jean-Louis, je l'ai toujours vu rentrer déjeuner avec nous à la maison¹. » Ce père, donc, était un vrai personnage, grande gueule, *self-made-man*, ancien combattant et ancien prisonnier de guerre. « Cocardier », écrit son fils. Dans ce livre de 1988, Jean-Louis Borloo lui rend un vibrant hommage. Pour cela, il utilise la prose d'un autre. Un certain Lucien Decobert, « frère du pharmacien de Raismes », qui, explique Borloo, « dans son livre *Aux petits soldats*, édité en 1971 et préfacé par le colonel Rémy, consacre les lignes suivantes à l'auteur de mes jours ». Ces lignes, les voici, telles que Borloo, Jean-Louis, les retranscrit : « D'ascendance belge, il est le plus spontané des camarades. Et l'un des plus profonds. Tout ce qu'il est, il le doit à ses efforts, mais aussi à trois ou quatre anciens de la Maison. Douze à quinze ans plus

1. *De l'oxygène !*, op. cit., p. 11.

tôt (nous sommes en 1945), ce noyau serré d'amis, imprégné de vraie culture, a vu venir à lui, portant culottes courtes, un minuscule adolescent. » Suivent quelques lignes sur l'itinéraire de « Lucien Borloo », qui « éclatait d'intelligence ». Mais ce court passage est intéressant car, si l'on comprend le parcours, « grâce à ses efforts » et à des « anciens de la Maison », du père de Jean-Louis, il manque un élément significatif que Borloo fils a préféré couper. L'élément politique. Dans la version originale, telle qu'on peut la lire dans *Aux petits soldats*, il ne s'agit pas, comme l'écrit Borloo, d'un « noyau serré d'amis », mais d'un « noyau serré d'Action française », nuance... Nuance? Jean-Louis Borloo a coupé les termes « Action française » et les a remplacés par le mot « amis »... Reprenons la version originale, celle de Lucien Decobert : « Douze à quinze ans plus tôt, ce noyau serré d'Action française, imprégné de vraie culture, a vu venir à lui, portant culottes courtes, un minuscule adolescent¹. » Le terme « vraie culture » prend alors tout son sens : il fait référence à la « culture Action française », celle de la « vraie France », avec ses « vraies valeurs », incarnée alors par Charles Maurras puis par le maréchal Pétain.

Reprenons l'histoire, la grande et la petite. Quand le « minuscule adolescent » Lucien Borloo porte des « culottes courtes », nous sommes dans les années 1930, à l'époque où la République est mise à mal par les ligues et les mouvements d'extrême droite. Les Croix de feu, l'Action française battent le pavé pour faire tomber le « parlementarisme ». Les manifestations sont violentes. Les campagnes de presse d'une cruauté inouïe. Attaques *ad hominem*, propos antisémites, xénophobie outrancière, on ne recule devant rien pour déchaîner

1. Lucien Decobert, *Aux petits soldats*, éditions PYM, 1971, p. 262.

les passions et renverser le gouvernement. L'Action française, le mouvement de Charles Maurras, royaliste et anti-républicain, condamné par le Vatican, a un rôle majeur. C'est un mouvement puissant et actif, qui rassemble bon nombre d'anciens combattants et opère tous azimuts : manifestations de rue, campagnes de presse, mais aussi... « noyautage » des entreprises...

Aux assurances Phénix, existe un « noyau serré d'Action française ». Lucien Decobert, ancien de la boîte et militant d'extrême droite condamné à la Libération à « l'indignité nationale », décrit avec un rien de nostalgie l'« état d'esprit d'Action française » qui régnait alors dans l'entreprise. Le fait que Céline, « le plus violent des romanciers pamphlétaires », ait travaillé, jeune homme, dans ses murs n'est pas un hasard, affirme-t-il. Le fait que l'entreprise ait été nationalisée au lendemain de la Libération non plus.

« Les plus anciens des employés, écrit Decobert, avaient milité dans les premiers rangs des Ligueurs. Ceux de la génération d'après-guerre avaient emboîté leurs pas. Certains soirs, ils quittaient leur travail au plus vite : ils étaient de garde au *Journal*. Alors commençait leur vraie vie. Leur nuit, ils la passeraient [...] en une sorte de veille sacrée. Sacralisée par la présence alternative ou concomitante de leur Trinité : Bainville-Daudet-Maurras¹ ! À force d'osmose intermittente avec ces dieux de la forme classique, de l'analyse historique [...], [s'opérait une] imprégnation². » Une imprégnation dont l'auteur mesure la force quand, après la Seconde Guerre mondiale, il rencontre les jeunes cadres de l'entreprise.

1. Jacques Bainville, Léon Daudet, Charles Maurras, hommes de lettres de l'entre-deux-guerres, piliers de l'Action française.

2. *Aux petits soldats*, op. cit., p. 222-223.

C'est dans ces années, dans ces lieux, dans cette entreprise et dans cet « état d'esprit » que le père de Jean-Louis fait ses « classes » et mène son ascension sociale. Un contexte où se mélangent carrière professionnelle, militantisme politique et même vie privée, puisque le futur père de Jean-Louis « épouse la fille aînée de son premier bienfaiteur ». Bienfaiteur ? Oui, car, comme l'écrit Lucien Decobert, ce « noyau d'Action française », non content d'accueillir l'adolescent en culottes courtes, a entrepris « de guider le garçon ». Voilà pourquoi le père de Jean-Louis doit ce qu'il est « à ses efforts, mais aussi à trois ou quatre anciens de la Maison ». Des anciens qui le « guident », le forment et veillent sur lui. Et, quand, pendant la guerre, une « laryngite chronique » « permet » son rapatriement d'Allemagne où il est prisonnier, il reprend naturellement son travail dans l'entreprise qui, on l'aura compris, n'est alors pas franchement hostile au pouvoir en place à Vichy.

Pour bien comprendre ce contexte « politico-professionnel », il faut citer la suite du texte de Decobert consacré à Lucien Borloo, une suite que Jean-Louis, dans son livre publié en 1988, n'a pas jugé bon de reprendre ni d'évoquer. Nous sommes en 1945, et le jeune Borloo vient chercher Lucien Decobert. Et, de « sa voix rauque, traînant tant d'aspérités dominées », lui lance : « Je vous cherchais, mon vieux. C'est urgent. Figurez-vous que j'ai deux cartes pour le procès du Maréchal. » Decobert, fortement intéressé, se demande si on l'autorisera à s'absenter et s'en ouvre à son chef. Le chef n'est pas enthousiaste parce que, dit-il, le procès Pétain, « c'est trop écoeurant »... Ce à quoi Decobert rétorque que s'ils y allaient tous les deux, Borloo et lui, « ce seraient au moins deux places occupées par des amis du Maréchal ». « C'est une autre façon de voir les

choses, répond le chef. Alors allez-y, si vous avez le courage de vous taire. Moi, je ne pourrais pas, il faudrait que cela sorte¹...

Et voilà donc les deux jeunes hommes autorisés à désertier leur travail pour assister, en « amis », au procès Pétain. Ils sont là, « juste au-dessus de Mornet [*procureur général*], un peu vers la droite, dominant le fauteuil de l'accusé d'un mètre ou deux », assistant à l'un des plus importants procès de l'histoire contemporaine. Decobert n'en sort évidemment guère convaincu de la culpabilité du « Maréchal ». « La France est un des rares pays, conclut-il, qui pense ainsi pouvoir impunément piétiner son passé². » Faut-il voir dans les propos de l'un les sentiments de l'autre ? Lucien Borloo partageait-il lui aussi l'amertume, pour ne pas dire l'aigreur, de son camarade ? La question ne sera pas posée, tant il est vrai que le fils de Lucien a tout fait pour occulter la dimension politique du parcours de son père.

Quand Daniel Carton lui demande, en 1992, si ses parents, sa famille s'intéressaient à la politique, Jean-Louis Borloo, répond, laconique : « Pas du tout. »

Les Acquaviva de Calacuccia

L'histoire des assurances Phénix³ laisse ainsi entrevoir un peu plus de ce que fut l'univers de la famille Borloo. Et ce, d'autant plus que le père de Jean-Louis a trouvé, on l'a dit, son épouse dans cet univers-là. Elle est la fille de ce fameux « premier bienfaiteur » qui « était », écrit

1. Pour la petite histoire, Decobert préfère évoquer Borloo, sans doute pour ne pas lui porter préjudice, sous le pseudonyme de « Lorboo ».

2. *Aux petits soldats*, op. cit., p. 262-263 et 269.

3. Phénix, c'est aussi le nom donné au nouveau théâtre de Valenciennes, inauguré par Jean-Louis Borloo.

Borloo dans son livre de 1988, « le meilleur ami de Lucien Decobert, s'appelait Louis Acquaviva, [...] et était corse ». La famille maternelle de Jean-Louis est en effet d'origine insulaire. Une origine qui, souvent très identitaire, ne semble guère marquer les descendants du « bienfaiteur ». Quand il évoque ses racines, Jean-Louis Borloo parle bien de sa mère « corse » mais sans reprendre pour lui-même le qualificatif. Comme si sa mère était corse sans que lui le soit vraiment. Il ne paraît pas concerné par l'identité ni les combats liés « au particularisme insulaire ». N'intervient pas sur le sujet. Il faut dire que les liens avec l'île se sont quelque peu estompés depuis la naissance de son grand-père Louis à Corte en 1904. Les Acquaviva ont en effet migré sur le « continent », et s'y sont installés durablement. Louis fera carrière à Paris, deux de ses sœurs vivront dans le Sud de la France, la troisième sera religieuse dans un couvent de l'Aube.

La Corse est loin. Le jeune Jean-Louis ne l'évoque guère. Et son camarade Vincent Bertomeu sera tout étonné, lors d'un camp scout en Corse, de l'accompagner chez les « cousins de Calacuccia », un chef-lieu de canton, à l'ouest de Corte, d'où sont originaires les Acquaviva.

Fortune faite, alors que la fièvre acheteuse lui fera acquérir des maisons à Saint-Tropez et à Marrakech, Jean-Louis Borloo ne manifestera pas d'intérêt particulier pour l'île dont son grand-père maternel est originaire. S'il prend des vacances sur l'île d'Elbe, il ne passe, semble-t-il, guère de temps en Corse. Et s'il rachète à ses grands-tantes Acquaviva une maison de famille, celle-ci se trouve à Bonnieux, dans le Luberon, plutôt qu'à Calacuccia, en Haute-Corse.

Certains de ses proches voient pourtant dans son caractère des traits typiquement « insulaires » hérités de

sa mère : son esprit « clanique », son sens de la famille, son goût du secret. Mais il est, enfant puis adulte, un « Parisien pur jus » dont les racines et les repères se trouvent entre le xv^e et le xvi^e arrondissements. Ses origines belges, du côté paternel, ne sont pas non plus très présentes. Si Borloo est un nom d'origine flamande relativement courant en Belgique, les Borloo de Paris ne se sentent pas franchement marqués par la « belgitude ». Selon Jean-Louis, son grand-père Jean « était un petit Belge de Belgique » venu en France « pour représenter l'Armée royale belge au grand défilé de la Victoire sur les Champs-Élysées ». C'est là, au lendemain de la Première Guerre mondiale, qu'il rencontre une Bretonne avec laquelle il se marie et s'installe « rue de Tournus, dans le xv^e arrondissement de Paris ». Un ménage modeste, puisque lui devient « ouvrier chez Citroën, Quai de Javel » et qu'elle servira comme domestique¹, si on en croit leur petit-fils. Elles seraient donc là, les origines « modestes » tellement revendiquées. Et les racines de cette « fibre sociale », si importante aujourd'hui.

Jean-Louis en mai

En avril 1951, quand il naît à Paris (dans le xv^e arrondissement), Jean-Louis Marie Borloo est le deuxième enfant mais le premier garçon de Lucien et Mauricette. Aussi lui donne-t-on les prénoms de ses grands-pères paternel – Jean – et maternel – Louis. C'est dire s'il s'inscrit dans une lignée et porte en lui les espoirs d'une famille. Plus tard, quand son père sera mort, il deviendra le « chef de famille » et aura à cœur de remplir ce rôle. Enfant, il se doit de ne pas décevoir les attentes des parents et grands-parents. Lucien, le père, le « sans

1. *Le Val des cygnes*, op. cit., p. 82-83.

diplôme », pousse ses enfants à suivre des études longues. Qui plus est, le milieu de Janson-de-Sailly et du xvi^e n'encourage guère les filières courtes et les formations techniques. Sa sœur aînée sera enseignante, son frère cadet fera carrière dans la société Relais et Châteaux, avant d'ouvrir un hôtel-restaurant coté à Saint-Paul-de-Vence.

« Côté xvi^e » donc, les bons élèves sont la norme. Dans le monde de l'élite, le bac est un minimum. Et après ? Jean-Louis ne semble pas très... déterminé.

Bruno Gollnisch sera ainsi, plus tard, surpris d'apprendre que Borloo a « fait son droit » : « D'autant plus que le droit m'intéressait, je savais que je voulais faire du droit, tandis que je n'ai pas le souvenir – je peux me tromper – que Jean-Louis ait exprimé cette intention. C'est pour ça aussi que ça m'a surpris... Je savais qu'un tel voulait faire math sup'-math spé pour devenir ingénieur, lui, je n'ai pas souvenir qu'il ait exprimé un choix précis à cette époque-là. »

À l'époque, s'il est bon élève, il n'est pas très « matheux », et s'intéresse peu aux idées et à la politique. Pourtant, selon Vincent Bertomeu, les choses vont évoluer après ces quelques journées printanières qui vont marquer toute une génération et, accessoirement, tout un pays. Les Bolloré, Gollnisch, Bertomeu, Borloo et consorts ont dix-sept, dix-huit ans en mai 1968, dans ce Paris aux mains des étudiants et des lycéens. Dans les lycées en grève, au cœur de cette « révolution improbable », ils sont la génération, la force vive de l'insurrection. Mais Bolloré a « fait les manifs » pendant les trois premiers jours, influencé par un prof d'histoire », puis a « préféré suivre la fille qu'[il] aimait et [se] balader avec elle plutôt que d'aller aux manifestations... » « Il faisait beau en mai, j'avais seize ans et je n'avais pas la fibre révolutionnaire ! » Gollnisch lui, était « très hostile au

mouvement »... « Parce que ce mouvement, qu'on présente comme l'éclosion de l'intelligence, de la spontanéité, pour moi, c'était complètement bidon, c'était un mouvement marxiste-léniniste... extrêmement dur, sectaire... J'étais très hostile, je n'étais pas le seul d'ailleurs... Nous sommes restés un noyau de soixante-huitards de droite, pas d'extrême droite, du reste, comme Madelin ou Longuet... »

Borloo ? « Il allait faire les manifs, se souvient Vincent Bertomeu. On l'a tous fait, c'était à la mode, même à "Janson" ! Tous les petits bourgeois du xvi^e étaient à la Bastille pour soutenir Daniel Cohn-Bendit ! Jean-Louis a poussé un peu plus le truc : il a étudié le maoïsme, c'est un curieux de nature. Ça l'a intéressé. » Sans vraiment parler d'engagement, Jean-Louis Borloo confirme à Daniel Carton « l'intérêt » du jeune lycéen qu'il était pour les journées de 1968 : « Pour la première fois, je m'intéressais à la société dans laquelle je vivais. [...] C'était la première fois que j'avais le sentiment d'appartenir à une société qui n'était pas celle que je connaissais, et dans laquelle je me trouvais, somme toute, assez bien. Je me souviens très bien des discussions que je pouvais avoir avec certains copains maoïstes, mais je ne comprenais pas cette société de rêve qu'ils voulaient instaurer¹... »

Passé les journées de mai, la plupart des lycéens retournent à leurs études. Le jeune Borloo fait de même. Le lycée Janson-de-Sailly a retrouvé sa sérénité ; de Gaulle, là-bas, de l'autre côté des Champs, a tangué, mais n'a pas démissionné. On replace les pavés arrachés. La « parenthèse enchantée » est fermée. Quand, pour d'autres, elle fut l'occasion de « larguer les amarres » et de partir pour une vie « en rupture » dans le Larzac ou à San Francisco, pour le jeune Jean-Louis, elle

1. *De l'oxygène !*, op. cit., p. 17-18.

constitua plus un moyen de rompre avec les rêves de l'enfance et de s'inscrire désormais dans la société, la réalité d'un futur proche et concret.

La fin de la récréation

Le « bac en poche », le jeune Jean-Louis entreprend des études sans mégoter sur leur nombre ni leur diversité. Histoire, philosophie, économie et droit : quatre licences « en même temps » qu'il obtient « sans trop de problèmes », parce que, précise-t-il modestement, dans l'immédiat après 68, l'université subissait un « très grand relâchement ». « Les adultes de mon âge qui arrivent aujourd'hui aux postes de responsabilité ont eu, à l'époque, il faut en convenir, la vie plutôt facile. » Crise de modestie ou volonté de ne pas apparaître comme un surdiplômé, une grosse tête débordant d'ambition ? Ou pour un indécis ? Pour certains, en effet, cette multiplication de diplômes traduit l'indécision « endémique » de Borloo, un trait de caractère que pointent nombre de ses proches. Ce refus de choisir, parce que, selon une formule qui lui est chère : « Choisir, c'est renoncer. » Choisir le droit plutôt que l'histoire ou la philosophie ? Renoncer à l'économie ?

Cette soif de connaissances universitaires et de diplômes est aussi peut-être à rapprocher de cette relation avec le père, déjà évoquée. Jean-Louis Borloo insiste en effet, dans ses écrits, sur l'importance que son père accordait aux études de ses enfants puis, quelques lignes plus loin, évoque le long cursus universitaire et les nombreux diplômes qui figurent sur son *curriculum vitae*. Son père « sans diplôme », lui « surdiplômé » : une revanche sociale ? Un lien de cause à effet ? Ce n'est pas un hasard si Borloo précise : « Le jour où ma sœur a donné son premier cours a certainement été pour mon

père l'un des moments de sa vie les plus émouvants. » Ce rapprochement entre ce qu'il dit des attentes de son père et ce qu'il dit de son parcours universitaire est pour le moins révélateur. Surtout si l'on considère le fait que lui-même sera « enseignant », et pas n'importe où : dans les murs de la plus prestigieuse école de commerce de France, HEC.

Quoi qu'il en soit, l'après 68, c'est l'époque où le jeune Jean-Louis a faim de culture et de savoir, de références et de connaissances, et de diplômes pour affronter l'avenir. Il se cultive, s'enrichit, découvre, s'ouvre au monde et à la société. Pense à la vie active. Mais il est aussi très croyant et très investi dans le mouvement scout, qui bientôt va se scinder entre tenants de la tradition et tenants de la modernité. Borloo est du côté des Scouts unitaires de France, qui plaident pour un scoutisme traditionnel, contre les Scouts de France, plus ouverts. « Le mouvement scout, écrit Jean-Louis Borloo en 1988, s'est fourvoyé au cours des vingt dernières années parce qu'il a cru bon de mettre les enfants au service de la société¹. » Une optique sociale que, pas encore entré en politique, il n'hésite pas à réprouver. Fidèle à l'Église catholique, il se pique de théologie, s'intéresse de plus en plus à la religion, parle d'entrer au séminaire...

Il travaille, en tout cas, le jour et le soir pour s'armer de diplômes. « Je l'ai suivi à la fac, à Nanterre, se souvient Vincent Bolloré. Jusqu'à la deuxième année de droit, en 1970... Nous étions au cours du soir ensemble, parce que je travaillais, et que lui menait d'autres études à côté. » Cours la journée, cours le soir. Période intense. « La dernière fois que je l'ai vu, c'était au début des années 1970, dans un café avenue Victor-Hugo, raconte

1. *Le Val des cygnes*, op. cit., p. 50.

Bernard Bacos. Il était avec un copain. Ils étaient alors étudiants ; j'ai parlé avec eux ; ça m'avait marqué, parce que je les avais trouvés très ambitieux, à ce moment-là. Ils avaient changé... »

« Jean-Louis est quelqu'un de profondément orgueilleux, à un point qu'on ne peut pas soupçonner, confie une intime. Ce qui le fait se lever à 5 heures, c'est l'orgueil. Et c'est aussi pour ça qu'il est extraordinairement diplômé : l'université, HEC-Isa... Son moteur, c'était sa volonté d'être admis parmi la grande bourgeoisie... »

Après la théologie et la philosophie, place donc au concret : le droit et la finance. Des murs de Nanterre, il passe à ceux d'HEC où, au sein de l'Institut supérieur des affaires, il complète sa formation par un prestigieux « troisième cycle » d'analyse financière qui lui ouvre les portes de l'entreprise et le place désormais parmi les « jeunes étudiants promis à un bel avenir ». Sa licence en droit et son diplôme de l'Isa lui permettent d'envisager de rejoindre les rangs très lucratifs des avocats d'affaires. Un monde professionnel très présent dans ce XVI^e arrondissement auquel il reste fidèle, un monde qu'il associe à cette grande bourgeoisie qu'il fréquente sans en être. Un monde qui le fascine. Et qui l'irrite, parce qu'il ne se sent pas vraiment intégré, lui qui n'a fait ni Polytechnique ni l'ENA mais se trouve pourtant méritant, lui qui n'est pas issu d'une de ces « grandes familles de la plaine Monceau » mais « juste » de la bourgeoisie du XVI^e.

« Je le revois dans les années 1974-1975, il avait déjà des réseaux... raconte Vincent Bertomeu. Je me souviens d'être tombé sur la fille de Giscard qui venait le voir... Il était toujours dans un plan d'études, il avait un peu son organisation, d'un côté les scouts, de l'autre les avocats, on ne se mélangeait pas. Jean-Louis faisait partie de ces gens qui s'isolaient dans le "système